

# le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE  
Un an ..... 8 francs  
Six mois ..... 4 —

Rédaction & Administration : 69, b<sup>1</sup> de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

ABONNEMENTS POUR L'EXTERIEUR  
Un an ..... 10 francs  
Six mois ..... 5 —

## Dans l'Attente des Barbares

En ce temps de crise générale — crise des Etats et crise des consciences, crise des peuples et crise des individus, crise économique, crise politique, crise intellectuelle et morale, crises de toutes sortes — le verbe s'est trouvé tellement et si longuement prostitué aux puissances de Mensonge et de Ténacité, que les formules et les vocables les plus courants ont perdu toute signification précise, tout sens positif ou abstrait. Les mots sont des guenilles qui s'accrochent aux choses, et les choses disparaissent méconnaissables dans leur réalité concrète, sous l'affublement fantaisiste. Un chat ne s'appelle plus, nécessairement, un chat : on l'appelle parfois un poisson. Et il suffit que tel augure étiquette poisson, pour que le jobard se convainque qu'il est effectivement en présence d'un poisson.

Le Vieil Homme édenté, qui relève du massereur et du carabin, est un Tigre ; Caillaux, un Traître ; Mornet, un justicier ; Charles Humbert, un patriote... Le lecteur de la *Victoire* ne doute pas que l'époux divorcé de Cisaire a sauvé la Patrie. Pour le lecteur de l'*Echo de Paris*, l'heureux amant de Petite Secousse, a délivré Strasbourg. Le lecteur de l'*Intran*, lui, ne serait pas éloigné de croire que la marmite norvégienne de M. Bailby a été pour quelque chose dans l'effondrement prématuré du Boche...

Que voulez-vous raisonner ce monde de deux imbéciles et de fœndres canailles ? Ce monde là est pourri jusqu'à la moelle. Il rebute la botte d'un dictateur véritable.

Ce monde là ne comprend rien, n'entend rien, ne voit rien, ne sait rien, il ne peut rien voir et il ne veut rien savoir.

Bourreaux de crânes et bourrés sont au fond du même tonneau. C'est la même lie, c'est la même tourbe. Et cette tourbe constitue la Société française contemporaine à très peu d'individualités près.

Il n'y a réellement que les appels du Ventre, du Bas-Ventre, et du Porte-manteau qui aient une signification impérative et claire. On ne le constate que trop par l'opulence des établissements où l'on kline, par l'épanouissement des lupanars débordant sur la chaussée, par le luxe des cinémas et autres « théâtres » où le bétail humain se parque en quête d'insatiable.

Que parlez-vous de Droit des Peuples ? Parlez-leur de Droit à l'Ordure. Flanquez-leur par la gueule des primeurs et du lard fumé, du pinard ou du Champagne. Faites-leur passer sur l'écran l'« Homme à la Cagoule » ou la nymphe poilue, riche de sept millions honnêtement gagnés. Ils n'en demandent pas davantage ; ils ne veulent pas en savoir plus. Cela suffit à leur intellect et à leurs sens porcins.

Goinfrerie, Pomocratie : est-ce là le Règne de la Bête ? Le règne de la Bête ! Si s'était vrai ! On pourrait, au moins, affronter des fauves. Mais l'Histoire, quoi qu'on en dise, ne se répète pas. Les grandeurs déchues de l'antiquité néronienne, du Moyen-Age cabalistique, de l'absolutisme régénal ne ressusciteront pas. Nous sommes en démocratie : démos = peuple. L'esthète est condamné à contempler un fourmillement de cloportes.

Rien n'émerge. Tout est nivellé, rapetissé, uniformisé dans une mare d'abjection sans reflets. Un Daudet, un Maurras, grands hommes nationaux, sont des nains parmi les nains. Ils désarment la colère. Ils détournent le mépris.

Nous sommes à ce point de décomposition où la Révolte devenue sans objet digne, s'entredévore, faute de trouver adversaire à sa taille. Impossibilité de se produire contre des cloportes. On en écrase du plat de la semelle en se bouchant les narines et l'on risque l'asphyxie.

Heureux Ibsen qui donnait à son héros l'espérance d'aérer l'édifice en cassant les carreaux ! La peinture est aujourd'hui si forte, si tenace, qu'elle escalade toutes les cimes et qu'il faut désespérer d'accéder aux zones éthérées pures de toute souillure.

En vérité, l'Homme mourra englouti par l'exercement. A moins que des Barbares, au sang jeune, au parler impérieux, au geste intrépide, surgis des campagnes profondes, ne viennent tout ba-

layer, tout purifier à la surprise des villes. Qu'ils viennent les Barbares ! — La civilisation bourgeoise est mûre pour le coup de balai — et que l'Homme régénéré et libéré vive enfin dans la Lumière et la Beauté !

RHILLON.

## ECHOS & GLANES

### BONNE CONFRATERNITE

Dans son premier numéro, l'organe du bleu Monatte, le défenseur d'avant-guerre des fonctionnaires syndicaux, de Alcide de Ambris, le joueur syndicaliste italien devenu député, ce qui semblait tant plaisir à son ami Monatte, attaque fustigement le Libéraire, qu'il compare — tenez-vous bien, amis lecteurs — à la Liberté et à l'Echo de Paris.

Comme c'est intelligent, vous ne trouvez pas ?

Nous avons osé nous attaquer à son compromettant ami, le « camarade » Merheim ! La situation est donc nette. Monatte, qui semblait s'être différencié de ses camarades de la C. G. T. au cours de la guerre, prend soin, en effet, de nous faire savoir qu'il reste avec eux, contre nous... comme avant.

Mais pourquoi Monatte, qui depuis longtemps n'est plus anarchiste, Monatte dont l'organe ne possède aucun collaborateur anarchiste, fait-il appel aux anarchistes ?... Serait-ce parce que le vent soufflerait de ce côté ? Serait-ce plutôt parce qu'on voudrait essayer un mariage qui ne peut et ne pourra jamais se faire ?

En tout cas, nous sommes en droit de demander à certains camarades ce qu'ils vont faire dans cette « galère » — n'avez-vous pas lu dans les souscriptions les noms de bons camarades — « a galère » où l'on trouve de tout, programme minimum de la C. G. T. et programme maximum du Parti, mais où l'on rechercherait en vain l'anarchisme.

### C'ETAIT POUR S'EN SERVIR

Figurons-nous que lors de la manifestation Jaurès quelques flics s'étant très naïvement servi de leurs sabres furent déarmés par les manifestants, et, un ami, pour donner plus de vélocité à son récit, nous rapporta un sabre comme pièce à conviction.

Or, qu'elle ne fut pas notre surprise — mercredi veille du 1<sup>er</sup> mai — en voyant arriver dans nos bureaux un commissaire de police et deux de ses acolytes venant réclamer le sabre en question.

Nous nous demandâmes le pourquoi : mais depuis, ayant assisté aux manifestations du 1<sup>er</sup> mai, nous avons compris. C'était pour s'en servir.

### UN AMBASSADEUR SABOTE

Jules Destrée, député-avocat-esthète des mineurs de Charleroi — ô ironie ! — membre directeur du P. O. B. et ancien ambassadeur du gouvernement belge à Petrograd, a été copieusement hué au meeting de la Brosserie flamande où il avait eu le cynisme de paraître comme orateur nationaliste.

Il y a, en Belgique, comme partout, quelque chose de changé — dans un sens certainement peu favorable aux fripouilles socialistes (!?)

### LA MACHINE A BROYER

Par ces trois ministères de l'Agriculture et du Commerce, des Travaux publics et de l'Intérieur, par les impôts de consommation et par la douane, le gouvernement a la main sur tout ce qui vient et ce qui va, ce qui se produit et se consomme, sur toutes les affaires des particuliers, des communes et des départements ; il maintient la tendance de la Société vers l'appauvrissement des masses, la subalternisation des travailleurs et la prépondérance toujours plus grande des fonctions parasites. Par la police, il surveille les adversaires du système ; par la justice, il les condamne et les réprime ; par l'armée, il les écrase ; par l'instruction publique, il distribue dans la proportion qui lui convient, le savoir et l'ignorance ; par les cultes, il endort la protestation au fond des cœurs ; par les finances, il solde, à la charge des travailleurs, les frais de cette vaste configuration.

J.-B. PROUDHON.  
au XX<sup>e</sup> siècle.)  
(Idées Générales de la Révolution

Le vol et l'homicide, l'adultère et le viol ne sont pas des aberrations, mais des explosions de passions violentes et compréhensibles ; ce ne sont pas des ridicules, mais des actes affreux, car ils accusent des besoins en souffrance, ils accusent, non pas les vices d'un homme, mais bien ceux de la Société, qui cherche ensuite à se faire illusion sur sa propre culpabilité, en se vengeant sur un autre à qui elle aurait pu donner une meilleure direction.

RASPAIL.  
(Histoire naturelle de la santé et de la maladie.)

## A PROPOS DE LA MANIFESTATION

Pour le premier mai, à Paris, le chômage fut général, c'est dire qu'il a dépassé en conséquence tous les premiers mai antérieurs. Il semble, d'après les nouvelles recues de province, que partout la manifestation revêtait une ampleur qu'on ne lui avait jamais vue.

Le peuple ouvrier de la capitale tout entier, malgré l'état défavorable de l'atmosphère, fut dans la rue. Bravo !...

Mais si la matinée se passa dans le calme, il n'en fut pas de même de l'après-midi et de la soirée. Dans tous Paris, les brutalités policières s'exercèrent sur les manifestants qui, en cortège, se rendaient au lieu de concentration désigné par « l'Union des Syndicats de la Seine » ou qui, par les grands boulevards revenaient de la place de la Concorde. Nous ne donnerons pas le détail des incidents tragiques qui se sont déroulés hier, les camarades en auront déjà lu le compte rendu sur les journaux d'information. Nous nous bornerons à souligner quelques faits significatifs qui tranchent sur l'état de brutalité et de bestialité qui animait les gardiens d'un ordre si cher à M. Clemenceau, et à l'iver de la journée d'hier la conclusion qui s'impose.

Si la police, flics syndiqués ou non, bourriques, cipauts, gardes à cheval, fut unanime à provoquer, à cogner dur, à assommer et à assassiner, en revanche, les soldats, les « poilus » qu'on avait amenés comme auxiliaires dans l'espoir de s'en servir contre le peuple parisien, à de rares exceptions près, n'ont pas marché. Ou pour mieux dire, ont opposé l'indifférence, quand ils ne firent pas preuve de sympathie secrète ou ouverte, là où l'on espérait leur voir jouer un rôle plus actif, plus répressif, plus sanglant et aussi plus dégradant.

En général, les petits soldats se sont souvenus qu'ils étaient du peuple et se sont refusés pour la répression qu'on attendait d'eux.

Autre fait. Nous n'avons pas ménagé ici les critiques, les accusations sévères mais justes, fondées, les apostrophes violentes mais méritées, l'opposition systématique et nécessaire contre des personnes, contre les manœuvres, contre la politique de certains manitous du syndicalisme. Nous persistons à croire que la besogne accomplie par ces gens pendant la guerre fut criminelle. Nous persistons à penser que la besogne qu'ils accomplissent est néfaste, dangereuse pour le mouvement syndicaliste révolutionnaire, et nous continuerons, comme par le passé, notre opposition contre ces hommes contre leur tactique.

Mais il nous plaît de reconnaître loyalement que les membres de la C. G. T., Jouxhaux en tête, ont eu au cours de la manifestation qui s'est déroulée violente, sanglante, une attitude des plus courageuses. Recevant, donnant des coups tout comme les autres camarades. Et c'est pourquoi nous tenons à déclarer, pour que par la suite il n'y ait pas de méprise, que, dans la rue, entre eux et nous, il ne pourra y avoir aucune animosité. Nous oublierons momentanément, au moment de l'action, les différends profonds qui nous divisent, pour y marcher à leurs côtés, pour marcher de pair avec tous les révolutionnaires.

Le bilan de la manifestation, vous le connaîtrez lorsque paraîtra notre journal. Pour l'instant, la préfecture de police annonce, côté manifestants : un tué (il y en a sûrement plus), un jeune gars de 18 ans, ouvrier électricien, de plus 300 blessés, dont beaucoup grièvement ; côté des policiers : une centaine de blessés. Le compte n'est pas égal...

Les choses resteront-elles là ? C'est aux organisations ouvrières qu'il appartient d'en décider. Mais la classe ouvrière, tout entière indignée, révoltée, des procédés inqualifiables mis en œuvre par le gouvernement pour empêcher sa manifestation, comprendrait mal qu'on ne réponde pas énergiquement aux provocations, aux crimes policiers.

La partie — est-ce la décisive ? — est commencée. MM. les agents ont tiré les premiers, en resterons-nous là ?

Où bien sera-ce le déclenchement de la grève générale, comme chacun l'espère, pour protester contre les crimes commis, et qui sait peut-être la révolution... La parole est aux conseils syndicaux et à la C. G. T., qui se réunissent ce soir. C'est à eux qu'il appartient de relever le gant.

Pour notre part, nous déclarons : Les anarchistes étaient présents à la manifestation d'hier, beaucoup d'entre eux ont été arrêtés, certains ont été blessés. Dans les temps qui viennent, en toutes circonstances, ils sauront être encore à la hauteur de la situation.

Compagnons, soyons sur nos gardes et répondons « présent » à l'action.

LE LIBERTAIRE.

## CARNET D'UN SIMPLE

Le hasard d'une course dans Paris m'a conduit, ces jours derniers, vers la place de la Nation.

Là, j'ai vu le Pays : une foule d'hommes, de femmes, d'enfants circulant contents, réjouis, au milieu des installations minifines et clinquantes que sont les manèges dorés et les « palais » forains.

Des orgues automatiques aux jeux multiples, aux sons criards, en même temps que des orchestres bryants, tinamarresques, produisaient une cacophonie éclatante, assourdissante, qui dominait les rires, les chants, les cris des milliers de promeneurs venus à la fête, heureux, gais, joyeux.

Ah ! grands dieux ! qu'ils s'amusaient ces braves gens. Le bonheur qui animait leurs traits, leur joie, leur satisfaction de vivre. N'avaient-ils pas là, à leur disposition, la gaieté, le plaisir ? Ils chantaient, ils gaudissaient, ils dansaient ; les hommes s'approchaient des femmes, leur contaient fleurette, leur faisaient part de leur sincérité sentimentale ; ils s'aimaient les uns les autres, étaient écoutés et l'un bien-être était fait. Ils allaient s'attabler chez un quelconque et proche marchand de vins où ils buvaient du « pinard », encore du « pinard », toujours du « pinard ». Ils s'enivraient et paraissaient heureux.

Les manèges, comme les têtes, ne cessaient de tourner. Les pitres lamentables et ridicules sous leurs oripeaux multicolores, recherchaient mille idioties qu'ils débitaient au grand amusement du public agité par la plus vive algèbre.

La fête continuait, se prolongeait, battait son plein...

Et tandis que, m'éloignant, j'apercevais dans un nuage de poussière le groupe de bronze que Dalou consacra jadis au triomphe de la République, je pensais à la sollicité infinie de notre bon et paternel gouvernement qui, pour apporter la joie à des enfants bien-aimés, a permis que revive en ces jours printaniers la légendaire Foire aux pains d'épices.

Jacques LESIMPLET.

Le Comité de Défense Sociale de Brest qui, dès la première heure, s'est occupé de l'affaire, poursuit toujours activement sa besogne et ne ménage point ses efforts pour arriver à un résultat.

MICHEL KNELER

Vous souvient-il de ce camarade russe Michel Kneler, ancien militant du syndicat des terrassiers, qui tira, voici quelques mois, un coup de revolver en l'air devant l'Élysée, en manière de protestation contre l'intervention des alliés en Russie ? Arrêté sur-le-champ pour ce fait anodin en somme et qui en temps ordinaires aurait peut-être valu au protestataire une mince condamnation, notre ami Kneler attend encore à la Santé qu'on veuille bien le juger. Est-il utile de dire que malgré ses protestations, malgré le caractère politique de son acte, Kneler est maintenu au droit commun ? Le syndicat des terrassiers a déjà protesté contre ce déni de justice. Mais à l'heure présente des protestations qui ne revêtent pas un caractère énergique restent à l'état de lettres mortes. Il faut plus que des demandes, que des réclamations platoniques pour décider nos dirigeants à mettre les pouces et à respecter le minimum de justice

## Pour les Vaincus (?) contre l'Arbitraire

### JUSTICE 1

Dans les guerres entre castes, entre dirigeants, entre capitalistes, entre nations, lorsque sur le champ de bataille des prisonniers sont faits à l'ennemi, il est d'usage, si l'on ne les tue sur le moment, de les traiter avec une certaine humanité, avec même une certaine considération, surtout lorsqu'ils ont fait preuve de vaillance, lorsqu'ils se sont battus courageusement.

Envers les vaincus de la lutte sociale, envers ceux qui journalièrement tombent sous le coup de ses lois — et sous les coups de ses agents — parce qu'ils combattent pour l'obtention de plus de bien-être, de plus de bonté, de plus de fraternité, la société bourgeoise se montre moins généreuse que les belligérants et à l'habitude de considérer et de traiter avec mépris les révolutionnaires. A charge de revanche sans doute ?... Qui pourra alors s'indigner si nous appliquons un jour la loi du talion ?

Veut-on des exemples de la façon d'agir de nos gouvernements contre les ennemis de l'ordre social présentement établi ?... En voici quelques-uns, et nous nous excusons auprès de ceux qui, victimes au même titre que les camarades dont nous allons citer les cas, seront omis par nous involontairement dans notre énumération de faits. Ils sont vraiment trop les vaincus — momentanément — et l'on ne peut tous les citer. Mais tout au moins nous pouvons pour tous protester, pour tous réclamer meilleur traitement, plus de justice, pour jusqu'au jour où nous aurons obtenu pour eux l'amnistie, la libération. C'est à cette besogne que nous voulons nous employer, qu'on nous aide.

NOS CAMARADES BRESTOIS

A Nantes sont emprisonnés depuis près de cinq mois des camarades de Brest, arrêtés, on s'en souvient, pour s'être réunis et concertés pour la propagation de leurs idées et de... La Vague, qui depuis les a laissés « tomber ». Le citoyen Brizon est oublié des services qu'on lui rend et même guère se compromettre. Depuis cinq mois ces camarades Brestoïses sont en prévention de conseil de guerre et ils attendent toujours qu'on veuille bien les interroger sur le fond de l'affaire, sur le fond de l'inculpation, qui n'est rien moins, croyons-nous, que complot contre la sûreté de l'Etat. Cette inculpation est on ne peut plus ridicule et on ne peut plus scandaleuse est cette instruction si longue, lorsque des inculpés sont maintenus sous les verrous, selon le bon plaisir de Monsieur le juge, dans l'incertitude du sort qui les attend.

De plus, quoique arrêtés pour un fait incontestablement politique, nos camarades furent maintenus au régime du droit commun. Ils protestèrent contre ce fait et il semblerait — tout venant à point à qui sait attendre — que l'administration pénitentiaire, Monsieur le Ministre de la Justice en l'occurrence, est décidée à faire droit aux réclamations de nos amis. Faire droit oui. Mais dans une certaine mesure. Ce serait trop beau vraiment si après cinq mois de promesses, de tergiversations, on donnait complètement satisfaction. Et chacun sait que dans les ministères on fait toujours les choses à moitié. En tout cas nos camarades ont vu améliorer sensiblement leur sort, mais ce n'est pas encore le régime politique, il s'en faut de beaucoup.

Quant se décidera-t-on à appliquer intégralement le régime politique à tous ceux qui y ont droit ?... Le Comité de Défense Sociale de Brest qui, dès la première heure, s'est occupé de l'affaire, poursuit toujours activement sa besogne et ne ménage point ses efforts pour arriver à un résultat.

MICHEL KNELER

Vous souvient-il de ce camarade russe Michel Kneler, ancien militant du syndicat des terrassiers, qui tira, voici quelques mois, un coup de revolver en l'air devant l'Élysée, en manière de protestation contre l'intervention des alliés en Russie ? Arrêté sur-le-champ pour ce fait anodin en somme et qui en temps ordinaires aurait peut-être valu au protestataire une mince condamnation, notre ami Kneler attend encore à la Santé qu'on veuille bien le juger. Est-il utile de dire que malgré ses protestations, malgré le caractère politique de son acte, Kneler est maintenu au droit commun ? Le syndicat des terrassiers a déjà protesté contre ce déni de justice. Mais à l'heure présente des protestations qui ne revêtent pas un caractère énergique restent à l'état de lettres mortes. Il faut plus que des demandes, que des réclamations platoniques pour décider nos dirigeants à mettre les pouces et à respecter le minimum de justice

Personne parmi nos camarades, nous voulons le croire, n'a pu se faire d'illusion sur le sort qui attendait notre ami Cottin, et pour avoir échappé au peloton d'exécution Cottin n'en resta pas moins condamné à une mort plus lente certes, mais tout aussi certaine s'il doit rester au régime auquel il est soumis à l'heure actuelle. Il n'est pas utile de répéter ici en quoi consiste le régime alimentaire des détenus de droit commun. On y crève littéralement de faim, tout en ingérant des aliments évariés et tout en étant sujet à être la proie de toutes sortes de maux, d'épidémies. Voilà en quelques mots en quoi consiste le régime des prisons républicaines. Du temps de l'Inquisition, ce ne pouvait être pire. La torture et les peines corporelles existant aussi dans nos bastilles modernes. Dans ces conditions, Cottin déjà d'un état de santé précaire, ne peut résister bien longtemps. Trans-

## SALLE DE LA BELLEVOULOISE

23, RUE BOYER, XX.

## SAMEDI SOIR, 3 MAI à 8 HEURES SOIRÉE ARTISTIQUE PRIVÉE

Organisée sous les auspices du LIBERTAIRE, au profit du Journal et des détenus politiques.

### Au programme :

Mmes SIMONE S. — MARIANNE. — MARTIN. — HENRIETTE. — C. ANDRÉE. — Irma PARROT (de l'Action des Femmes), qui dira *Les Jours Joyeux* et Mlle Lucile GERARD, qui dira *La Mort du Loup*, d'Alfred de Vigny.

CLOVIS, COLADANT, M. HALLE, de la *Muse Rouge*.

TEMIS et TOGINARD, duettistes.

Fernand JACKÉ, dans ses œuvres ; MURTYL, comiques illusionnistes.

Robert GUERARD et Paul PAILLETTE diront des vers.

UN CLIENT SERIBUX LA FEMME  
de COURTELINE. de GRENET DANCOURT

Interprétés par le Groupe Théâtral

Participation aux frais : 1 fr. 25. — ON TROUVE DES CARTES AU BUREAU DU JOURNAL.



féré de la Santé à Fresnes, il est, là-bas, tombé malade, pris de vomissements de sang et le médecin refusant de donner ses soins — et quels soins — il est permis de penser que l'état de notre ami ne pourra que s'aggraver. C'est pourquoi, si nous ne voulons qu'il meure avant que l'annistie, qui doit le comprendre, vienne le tirer des mains de ses geôliers qui sont en même temps ses bourreaux, il nous faut envisager les moyens propres à assurer pendant ce temps sa conservation, sa vie.

Il faut que nous fassions admettre Gollin au régime politique et Gollin à droit au régime politique.

Qu'est-ce soit l'acte de Gollin ?... Acte de révolte contre l'oppression d'un homme politique, acte de révolte contre la société, contre le régime. On ne peut prétendre que ce soit dans un esprit d'honneur, pour voler le portefeuille de Clemenceau par exemple, que Gollin a tiré sur le président du Conseil. C'est dans un but révolutionnaire, guidé par un idéal et au nom de cet idéal que Gollin a accompli son acte. Gollin peut et doit être considéré comme un insurgé, en état de révolte ouverte contre la société bourgeoise. La société arrêtant Gollin son acte de révolte accompli, pouvait s'en débarrasser, le fusiller. Elle ne l'a point fait, elle lui doit donc maintenant les droits accordés de tous temps, par tous les gouvernements aux citoyens, aux insurgés, et qui sont les droits des détenus politiques et lui en assurant la jouissance pendant toute sa détention.

Louise Michel prise les armes à la main par les Versaillais et qui ne se cache point d'avoir tiré sur les soldats de l'armée de l'ordre et qui, par conséquent, en blessant et en tuant quelques-uns, Louise Michel et des milliers d'autres camarades, qui avaient échappé à la mort furent déportés, mais au lieu de déportation, ils y jouir de droits, de libertés, qui n'étaient pas accordés aux autres bagnards.

Nous ne demandons pas qu'on emmène Gollin à Nouméa, sa peine d'ailleurs est de prison et non pas de bagne. Mais nous demandons qu'on le transfère à la Maison Centrale de Clairvaux où existe un quartier politique qui doit recevoir les condamnés de sa sorte. Et pour obtenir sans retard la mise au régime politique de notre camarade nous demandons à tous les militants, à toutes les organisations ouvrières de s'intéresser à la question, d'en discuter et dans des réunions, dans des ordres du jour de réclamer l'exécution de cette mesure de justice.

#### LE SECRETAIRE DE LA « VOITURE-AVIATION »

Becker était secrétaire de la Fédération de la Voiture et de l'Aviation. Pour une condamnation prononcée l'année dernière contre lui par le conseil de guerre, il vient d'être arrêté. Conduit au Cherche-Midi, il a, de là, été transféré à la prison militaire de Clermont-Ferrand. Son délit lui donnait pourtant droit au régime politique. Il avait été poursuivi, en effet, pour avoir communiqué, en sa qualité de trésorier du Syndicat de l'Aviation, un ordre du jour émanant dudit syndicat aux adhérents alors sur le front. Ordre du jour qui n'était pas tendre, il est vrai, pour nos gouvernants ni pour leur politique guerrière.

Laisse en liberté après sa condamnation, on pouvait espérer qu'après avoir libéré tous les condamnés à la suite de la grève de la métallurgie de mai 1918, le gouvernement n'aurait fait incarcérer Becker. Pourtant en janvier dernier fut lancé contre lui un mandat d'arrêt. Après avoir réussi à se soustraire aux recherches des policiers pendant quelques mois, son domicile fut découvert et lui arrêté. On pouvait croire, tellement on est naïf, que Becker serait admis au régime politique, mais il n'en est rien et si les protestations nécessaires ne viennent pas l'aider à obtenir son droit, Becker, tout comme nos camarades Raffin, Hoaro et combien d'autres ? restera, en prison militaire, soumis au régime du droit commun.

Inutile de dire que nous réclamons pour Becker la mise au régime politique et engageons nos amis à protester en sa faveur.

#### NOTRE AMI JACKSON

Jackson, l'ancien directeur de l'imprimerie communiste « l'Espérance », était bien connu des camarades anarchistes et révolutionnaires parisiens avant les hostilités.

A la déclaration de guerre il partit en Espagne, comme c'était son droit. Il vint d'en être expulsé ainsi que sa compagne Jeanne Morand, également bien connue, et tous les deux remis entre les mains des autorités françaises. Malgré que la situation militaire de Jackson soit en règle, on ne fit rien mieux que de l'enfermer à la prison militaire de Bordeaux. Jeanne Morand est, pour nous ne savons quel délit imaginaire, enfermée dans les mêmes conditions.

Jackson, de son vrai nom Jacques Long, qui nous écrit pour signaler son cas, demande à entrer en relation avec des camarades de Bordeaux. Nous ne doutons pas que nos amis de cette ville feront leur possible pour lui venir en aide.

Comment qualifier les procédés des gouvernements espagnols qui, sans rime ni raison, expulsent ainsi les révolutionnaires étrangers et les remettent entre les mains des policiers ? Ces procédés sont, il est vrai, usités par tous les gouvernements, mais n'est-ce pas pour cela plus odieux. Espèrent-ils par ces moyens solutionner les conflits ouvriers qui éclatent à chaque instant, mettant en péril leur régime ? Croient-ils par cela arrêter la révolution qui gronde ?... Allons donc !... Quoi qu'ils fassent ils n'empêcheront pas la transformation sociale de s'accomplir.

#### LES EPOUX MAYOUX

Nos amis se rappellent encore les démentis des époux Mayoux avec les tribunaux d'abord, ensuite avec l'administration pénitentiaire. Pour l'heure, Marie Mayoux libérée, ou plutôt expulsée de la Maison Centrale de Montpellier, François Mayoux de retour à la Maison Centrale de Clairvaux ; c'est au flic maintenant qu'ils ont à faire.

Vous avez dû lire sur les journaux la lettre indignée de notre camarade François Mayoux protestant contre la saisie de son mobilier, saisie ordonnée pour paiement des amendes infligées lors de son procès. Avec lui nous protestons contre ces procédés ridicules et honteux, qui suffiraient à condamner un régime s'il était encore utile, de pareils scandales pour faire apprécier à sa juste valeur notre République.

Avec nous, voulez-vous, faites un retour en arrière, lisez-nous quelques minutes et vous verrez où nous voulons en venir. C'est un peu d'histoire que nous allons faire, histoire qui nous fait rapportée, il est vrai, par notre camarade B... (nous ne dirons pas son nom pour ne pas froisser sa modestie).

Sous l'Empire, un paysan berrichon, croyons-nous, avait été condamné à une forte amende pour crime de lèse-majesté. D'amende, notre paysan n'en voulait point payer, c'est pourquoi le flic d'alors qui, sans l'étiquette impériale, valait bien celui d'aujourd'hui, se mit en devoir de faire saisir la seule vache que possédait Gambon, c'était le nom de notre paysan récalcitrant, et de la mettre aux enchères publiques. Devant la force, pas de résistance, ditez-vous, et Gambon n'avait plus qu'à s'incliner. Vous pensez mal et notre paysan berrichon ou breton, nous ne savons au juste, avant la lettre dure, ne voulut point s'incliner.

Le jour de la vente, il se trouva au premier rang des acquéreurs venus en nombre et avant que l'agent du flic n'ait commencé les enchères, Gambon à une improvisation d'une assez belle venue, déclara aux assistants l'objet du litige. Il fit tant et si bien que personne ne voulut acheter la vache. Plusieurs fois le flic recommença l'opération, Gambon tint bon et le flic dut s'avouer vaincu et abandonner les poursuites.

De ce fait, Gambon en obtint une telle popularité que peu de temps après ses concitoyens l'envoyèrent à la chambre.

Saisissez-vous maintenant l'objet de notre histoire, véritable en tous points ? Et puisque François Mayoux, enfermé à Clairvaux, ne peut jouer le rôle de Gambon, nous souhaitons qu'un camarade des Charentes puisse le remplacer auprès de Marie Mayoux pour l'aider, et espérons qu'il obtiendra même succès. A part la députation que nous ne lui souhaitons point.

#### JUSTICE — AMNISTIE

Toutes ces injustices, tous ces scandales, tous ces actes d'arbitraire ne dureront pas toujours. Pour le moment, ils sont. Serait-ce trop demander que les travailleurs organisés de ce pays, commençant sans retard une action sérieuse pour obliger les gouvernants à traiter avec plus d'humanité ceux qui tombent dans la lutte sociale ? Qu'on n'oublie pas les Jacob Law, Lecoln, Collin, Armand et toutes les autres victimes de notre belle société. Justice et amnistie pour tous sans exception !...

Content.

### LES CRISES

Il paraît que la cherté de la vie ne vient pas de la rapacité des fabricants et des commerçants, mais tout simplement de la crise des transports. Que de crises !

Avant la guerre, en fait de crise on ne connaissait que la crise de nerfs. Mais maintenant le nombre de crises connues devient presque incalculable. Nous avons eu d'abord, au début des hostilités, la crise des munitions, puis la crise du sucre ; la crise de la monnaie (vous n'avez pas deux sous), la crise du chocolat (pur sable et saccharine), la crise du pain (pain de pommes de terre), la crise des nouilles, la crise de la viande (jeudi chair ne mangeras ni le vendredi mêmement), la crise du pétrole, la crise des transports. La crise du charbon, la crise de la main-d'œuvre (exagérée par les fabricants pour augmenter leurs bénéfices), la crise du beurre, la crise du lait, la crise des légumes, la crise du tabac (plus de tabac, plus de cigarettes, plus de cigares, plus d'allumettes ; rien à priser, rien à chiquer), ce qui n'a pas empêché tout le monde, hommes, femmes et enfants de fumer, de priser et de chiquer plus que jamais, la crise du café, la crise espagnole (autrement dit choléra), la crise du papier, à laquelle je n'ai jamais voulu croire.

La crise du papier est un colossal bourrage de crâne, on n'avait jamais tant vu de papier employé si inutilement qu'aujourd'hui. Exemple : le nombre de journaux et de revues qui augmentent de jour en jour, le nombre de livres nuls dont nous sommes submergés, la carte d'alimentation, les tickets de denrées, les cartes d'identité, les billets de dix et de vingt sous, les semelles de souliers, les innombrables cartons accrochés dans toutes les boutiques, les affiches de l'emprunt (versez votre or) et comment ! Voilà bien des choses auxquelles le papier n'avait servi avant la guerre.

Et l'on voudrait nous faire croire qu'il n'y a plus de papier !... Allons donc ! Si seulement c'était vrai que le papier manque ! Les porte-feuilles de cuir ne seraient plus en papier, la ficelle de chanvre ne serait plus en papier, les boîtes de fer-blanc ne seraient plus en papier, les serviettes de restaurant ne seraient plus en papier, les pièces de cinq sous ne seraient plus en papier, les chaussures de bottin ne seraient plus en papier et tout le monde s'en trouverait bien car on serait toujours un peu moins volé par les commerçants et les fabricants, honnêtes citoyens, farouches patriotes et bons Français.

Il va sans dire que toutes ces crises n'ont été traversées que par les malheureux, par les travailleurs, que le pauvre peuple seul en a souffert.

Qui oserait me soutenir que les puissants, les riches et les épiers ont manqué de sucre, de pain ou de charbon ?

MART-CELL.

## FAITS ET DOCUMENTS

#### La Terreur rouge et les anarchistes

Deux socialistes norvégiens, Pinterovold et Strany, ont fait une enquête en Russie au sujet des atrocités reprochées aux Bolcheviks.

Il résulte des documents recueillis auprès d'antibolcheviks que le nombre des exécutions à l'ouest de la Terreur Rouge s'élève à 15.000, chiffre effectivement anodin en comparaison des 5 millions de morts tombés sur les champs de bataille tsariste.

L'humanité qui fait cette constatation a bien soin, avec sa pitié contumace, de mettre en relief que, d'après Pinterovold et Strany, ont fait une enquête en Russie au sujet des atrocités reprochées aux Bolcheviks. Il résulte des documents recueillis auprès d'antibolcheviks que le nombre des exécutions à l'ouest de la Terreur Rouge s'élève à 15.000, chiffre effectivement anodin en comparaison des 5 millions de morts tombés sur les champs de bataille tsariste.

C'est bien, en effet, grâce à la désertion en masse de l'armée tsariste éprouvée par le revers, rongée par le virus bolcheviste, que s'est accomplie la révolution maximaliste aux cris de : la Paix et du Pain, la Paix et la Terre !

Ce sont bien ces déserteurs qui ont formé spontanément des soviets, ces Conseils d'ouvriers et de soldats grâce à quoi Kerensky-Miloukoff ont été renversés. Ce sont bien ces mêmes déserteurs qui, dans les campagnes, ont exproprié, et parfois supprimé, les possesseurs de la terre, leurs anciens maîtres et bourreaux.

Il n'y a rien là qui ne soit dans la norme révolutionnaire. Nous en avons vu de pire en 89. Ce sont ces masses, en un pays de tradition et de pensée féodales, anarchiste-communiste aient été animées de l'idée anarchiste, c'est assez naturel. Et cela prouve simplement que le régime soviétique doit éliminer l'idée et aux éléments anarchistes.

Que, dans la suite, Lénine-Trotsky — auxquels récemment encore, le secrétaire de l'Internationale politique, Kamil Huysmans, reprochait d'avoir agi en anarchiste — aient cru devoir, leur gouvernement affermi, se séparer avec violence des éléments anarchistes, ingouvernables, et se rapprocher en même temps des puissances féodales capitalistes et terribles, c'est possible après tout. Mais cela nécessiterait des prévisions tout autres que les affirmations tendancieuses et mensongères qu'on est accoutumé de trouver dans les publications bourgeoises et socialistes. Nous attendons ces renseignements.

#### La question agraire en Pologne

Au lendemain de la Révolution russe le Premier ministre polonais permit la terre aux paysans. Cette promesse calma les masses paysannes et les fit patienter.

Plus tard les élections générales s'accomplirent dans le sens de la réforme agraire promise. Le ministre Paderewski affirma que cette réforme ne tarderait plus à être mise à exécution.

La situation parut alors se stabiliser. Le Pouvoir attermy et chercha à enterrer la réforme.

La révolution hongroise vient de le mettre à nouveau à l'ordre du jour, la colère grande de parmi les paysans. Le bolchevisme pourrait se déclarer dans cette Pologne que l'Entente dresse comme un Etat-tampon entre la Russie maximaliste et l'Allemagne « démocratique ».

#### Le sort de la Révolution Russe

Bloquée, affamée, isolée du monde la Révolution russe essaie de briser le « cordon sanitaire » fatal.

Par l'action militaire elle opère, non sans succès sur la mer Blanche, et sur la mer Noire, en Bessarabie et en Livonie, demain du côté de l'Oural, contre Koltchak.

Diplomatiquement elle fait des offres de négociations à l'Entente.

Ces offres ont reçu une certaine publicité. Il est cependant un côté de cette diplomatie qui reste obscur. C'est le plus intéressant. Celui qui touche aux questions économiques et financières. Lénine a-t-il promis de payer les dettes du tsarisme ? Lénine — puisqu'il

paraît que la Révolution c'est Lénine — a-t-il fait des promesses de concession de territoires, de richesses économiques, de voies ferrées etc... Certaines de ces promesses ne sont-elles pas déjà le fait accompli ? Le salut de la Révolution est la suprême loi formelle léniniste. Qui mais les concessions au capitalisme international ne sont-elles pas capables à la fin d'empoisonner la révolution ouvrière et paysanne ?

Le salut présent, par la façon dont on cherche l'assur, ne sera-t-il pas suivi, demain, par la mort radicale ? Il apparaît de plus en plus que la Révolution russe ne pourra être sauvée que par l'universalisation du mouvement révolutionnaire.

#### Le Fer de l'Ukraine

En 1912, la Russie a produit 4.198.000 tonnes de fonte ; 4.403.000 tonnes d'acier en grande partie d'acier Martin.

Le centre sidérurgique le plus important est celui du Donetz qui réunit le charbon et le minerai de fer. Ce dernier se décompose en minerai de Krivoy-Rog riche à 60 %, et le minerai de Kersch riche à 35 à 45 %. Ces minerais ne contiennent pas de phosphore et donnent une fonte propre à la fabrication des aciers de qualité.

Les riches bassins du Donetz, à la frontière des gouvernements de Kerson et d'Ekaterinoslav, étaient exportés par des sociétés françaises, anglaises et belges, avec prédominance des capitaux français.

Voilà une propriété, voilà une proie que notre métallurgie nationale abandonnera difficilement aux bolcheviks.

#### Les Producteurs de Fonte

Voici un tableau des productions de Fonte par tête d'habitant en 1913 :

|                               |
|-------------------------------|
| Etats-Unis, 325 kilogrammes ; |
| Allemagne, 294 —              |
| Belgique, 298 —               |
| Angleterre, 210 —             |
| France, 126 —                 |
| Autriche, 58 —                |
| Russie, 33 —                  |

Le moindre producteur de fonte, le peuple le moins industrialisé, le moins mécanisé a fait la Révolution.

Faut-il voir là un renversement de la doctrine scientifique, catastrophique, mécaniste, marxiste ? « La grande usine en naissant fait plus pour l'avènement du socialisme qu'un siècle de propagande idéologique » dit le prophète marxiste. Drôle de prophète.

#### Que veut Koltchak ?

« Rendre la terre aux propriétaires, les fabriques aux capitalistes, les banques aux banquiers ; supprimer les syndicats ouvriers et les comités de fabrique, allonger la journée de travail jusqu'à 10-12 heures tout en diminuant les salaires ; chasser les ouvriers des logements qu'ils occupent dans les quartiers bourgeois, fermer toutes les sociétés littéraires et les bibliothèques afin que le peuple ne puisse s'instruire... etc. »

Pravda, 16 avril.

Guerre à tous les Koltchak de la terre !

#### L'impérialisme Japonais

Le budget japonais de 1919 prévoit la création de consulats à Omsk, Irkoutsk, Biagrestchenk, Karabinsk. Les capitaux japonais mettent la main sur les tramways, les chemins de fer, etc.

Ce que le Japon industriel recherche ce sont des matières premières qui lui manquent et qui existent en abondance en Chine, en Mandchourie et en Sibérie. C'est aussi des débouchés asiatiques pour ses produits. La concurrence vient d'Amérique. Les Etats-Unis ont obtenu d'importantes concessions en Sibérie, et le contrôle de voies ferrées.

Le Japon s'élève ; un journal nippon écrit : « Si le Gouvernement laisse l'Amérique prendre le contrôle du Transsibérien, qu'il assume aussi toute la responsabilité pour les futures victimes. »

Que devient en tout ceci la Paix et le Droit des Peuples ?

## Tribune Féminine

#### Empoisonnés

Nous le sommes. Vous l'êtes.

Prenez-vous le tramway, dès le matin, pour vous rendre à votre travail ? Aussitôt vous êtes entourés d'épais nuages de fumée de tabac, venus de tous les points.

Si vous êtes à l'intérieur de la voiture, tenez-vous pour éminemment favorisé ; l'air est encore respirable, à cause de l'impureté catégorique « action sur la plupart des capteurs, à défaut de la raison. Nous disons : respirable, ce qui ne veut point dire : tout à fait agréable, car les effluves de la plateforme vous arrivent toujours en quantité plus que suffisante, étant donné que la porte de communication est presque toujours ouverte.

La plateforme ! Ses effluves ! Voliez votre odorat, fermez votre bouche, baissez vos paupières ! car les bouffées infectes vous arrivent en pleine face, contractant vos narines, piquant vos yeux, brûlant votre langue et votre gorge, vous suffoquant. Vous sentez du toucher n'est pas plus épargné : la cigarette éternelle est allée jusqu'à effleurer la peau de votre main ou de votre visage, car maint fumeur est sans pitié. A l'instar de la compagnie qui, pour débarrasser le moins possible, ne craint pas d'entasser les humains, le fumeur pense qu'il y a toujours assez de place pour sa cheminée artificielle.

La plateforme du tramway semble, par définition, se réceptacle obligé de la pesante émanation, sans parler de son fréquent accompagnement, le dégoûtant crachot.

On croirait que le fumeur exerce un sacerdoce, qu'il manquerait à sa dignité, s'il n'avait le biberon dans la bouche ou à la main, risquant à chaque minute de perforer ses vêtements ; qu'il commettrait un sacrilège s'il faisait droit, en vous présentant des excuses, à ce que vous osez parfois lui demander : « Soyez assez aimable... assez bon pour... » Si vous êtes un homme, quel regard de pitié vous recevez en échange de votre prière ! Un homme peut-il être incommodé par le tabac ? Cela n'a pas le sens commun. Vous n'êtes pas un homme, Monsieur le Récalcitrant ! Voilà ce que vous envoie le regard pitoyable du fumeur.

#### Notes d'une Révoltée

#### OUVRIERS ET PAYSANS

N.B. — Cet article devait passer dans notre dernier numéro, un retard postal nous en a empêché.

Ouvriers, paysans, ils sont le nombre, et à eux seuls, s'ils le veulent, ils changeront la société. Mais avant tout, il faut qu'ils se comprennent et qu'ils s'entraident, au lieu d'être jaloux les uns des autres et de se haïr.

Le classe privilégiée a un intérêt pressant à diviser les travailleurs. Elle n'a pas oublié la vieille devise de Catherine de Médicis : Diviser pour régner. Et de chaque côté du monde du travail, les ouvriers et les paysans s'attribuent réciproquement la cause de leurs maux.

Les paysans, répétant sans réfléchir les raisonnements de leur journal, ne savent que flétrir les revendications des ouvriers, même la modeste journée de huit heures. « Nous travaillons douze et treize heures, nous, disaient-ils, et nous en avons moins qu'eux. Et puis, ils ne sont pas sérieux, ils ne savent pas économiser, ils veulent gagner plus que nous en travaillant moins, ce n'est pas étonnant que la vie augmente. »

Les ouvriers, plus instruits, sont un peu moins injustes ; mais il reste au fond d'eux-mêmes, toujours un peu de mépris pour ces campagnes routinières et avariées, qui vendent si cher les produits de leur ferme et qui ne s'indignent qu'à leurs champs.

Pourtant, les temps changent ; les ouvriers et les paysans se sont rencontrés dans la tranchée, ils ont souffert des mêmes maux, ils ont appris à se connaître. Malgré les efforts de la presse bourgeoise, ils comprennent de plus en plus que leurs intérêts sont les mêmes, et qu'ils ne rendront leur vie plus heureuse que le jour où ils seront unis.

#### Ouvriers, paysans, nous sommes

Le grand parti des travailleurs.

dit la chanson. Rien n'est plus vrai. Travailleurs des champs et des villes, apprenez enfin à vous connaître, par les voyages, les correspondances, par les journaux qui vous défendent. Sachez vous aimer, enfin, pour être forts et pour agir.

MARIETTE.

### Biographie d'un Anarchophobe

Sur « l'Ordre » qui paraissait à Limoges, pays natal et domicile du mal-propre bipède de qui je vais m'occuper encore une fois, j'avais en quelques lignes, fustigé convenablement le monsieur à tel point que cessa totalement la prose stupide autant que crapuleuse à l'égard des anarchistes, en général, et à l'égard de ces lignes, en particulier. Les vérités et les qualifications méritées que j'énonçais, le rejetèrent à l'égoût où les électeurs de Charenton l'allaient sortir.

Je m'étais bien promis de ne plus m'occuper de ça, tant ça pue. Mais puisque la visqueuse putride de ce poisson se répand en un endroit où il sait son passé ignoré je vais le dénoncer afin que les camarades sachent la valeur de leur ennemi.

Mayéras, professeur d'histoire, déhuta vers l'âge de dix-huit ans dans la vie politique en affichant des idées multicolores où l'on distinguait surtout de l'antimilitarisme. A la caserne il conquit rapidement le grade de sergent et demanda à contracter un engagement ; sa demande rejetée lui fit abandonner l'idée de la carrière militaire.

Et alors, professeur, toujours en rupture d'emploi, il mangea quand même, non pas du pain noir des cachots comme il nous le reprochait, mais du pain bien blanc qui arrivait à sa table en suivant le trottoir.

Cette vie lui procuraient des loisirs qu'il occupait à fréquenter la bibliothèque où l'on distinguait surtout de l'antimilitarisme. A la caserne il conquit rapidement le grade de sergent et demanda à contracter un engagement ; sa demande rejetée lui fit abandonner l'idée de la carrière militaire.

Entre temps, pourchassé par tous les groupements socialistes, il fréquentait les anarchistes ; assidu aux réunions, on ne l'entendit jamais contredire nos thèses. Sans se dire anarchiste il rechercha notre compagnie ; ses flatteuses ne nous manquaient pas, mais il plaignait notre dénuement. « Le peuple est trop idiot pour que l'on s'occupe de l'amélioration de son sort. Ma politique, ma philosophie : c'est une petite femme, une choline et une bonne pipe. » Tel était son raisonnement.

C'est qu'à ce moment-là que nous commûmes la vie intime du monsieur. Evidemment, nous nous éloignâmes de cet immonde, qui alla déchoir au groupe socialiste, lequel, lui confia la rédaction d'un hebdomadaire où en brochant au ratelier il passait son anarchophilie.

Remettez des idées ou en combattre, il s'en garda bien. Nous l'avons tous jours mis au défi d'expliquer ses conceptions socialistes sachant parfaitement qu'il ne connaît pas plus le socialisme qu'il ne pourrait expliquer pourquoi, selon lui, l'anarchisme est de l'idéalisme bourgeois.

Ce fut toujours un charlatan né pour porter son cynisme au marais bourbon. Si l'on consultait la collection du *Matin* de 1904 ou 1905, on y trouverait sa photographie en réclame des Pilules Pink où il expliquait avoir été guéri de la neurasthénie par les dites pilules. Ce qui lui valut le surnom de Puffin la Pilule.

Point n'est besoin de s'appeler Puffin-Coff pour faire sauter la chemise de ce pel-en-l'air.

Les copains se le disent.

Espérons que si des socialistes nous fusillent, ce ne sera pas Mayéras. Jules Guesde qui depuis longtemps caressait ce rêve ne le verra pas s'accomplir. Il ne fait pas bon vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Pour peu que leur technique actuelle continue, les Mayéras ayant tué le socialisme, les socialistes n'existeront plus. Qui pourra s'en plaindre ?

ARMAND BEAURE.

### REPUBLIQUE DES SOVIETS

#### Historique de la Révolution russe.

(Ces documents ont été pris dans la « Russie bolcheviste »)

Lorsque, dans la nuit du 24 au 25 octobre 1917, après quelques coups de canon échangés de part et d'autre entre junkers et gardes rouges, les bolcheviks s'emparèrent du Palais d'hiver, notre grande presse, à la solde des financiers véreux, s'employa de son mieux à nous dire, et avec dédain : « Ce n'est rien ! Un succès de quelques tristes et vendus à l'Allemagne pour quelques sous, et dont le bon sens populaire verra à bout d'ici quelques jours. »

Ces hommes, qui ont donné au peuple russe la paix, montré aux autres peuples à faire la révolution, qui ont mis fin au carnage, ne sont pas, comme on les représente généralement, des gens sans aveu ; ce sont avant tout des « humanitaires ». Tous ces hommes ont donné des gages sérieux de leurs convictions révolutionnaires, risqué leur vie pour leurs idées, vécu plusieurs années dans les prisons tsaristes ou les bagnes de Sibérie. La doctrine de ces hommes est socialiste et elle a été ex-

primée dans tous les congrès internationaux.

Pourtant, la fraction russe de l'« Internationale » a toujours été divisée en deux groupes qui ont pris, à la suite du Congrès de Londres, les noms de « bolcheviks » et « mencheviks ».

Dans leur congrès de 1904, les bolcheviks et mencheviks se posent la question suivante : « Quelle attitude devons-nous prendre en cas de révolution politique en Russie ? »

Les bolcheviks ont un programme qui est nettement déterminé : le jour de la révolution, lutte sociale impitoyable, ils visent, en un mot, à la transformation complète du régime social. Et quand Lénine rentre en Russie et qu'il prend à nouveau la direction de son parti, nous le verrons employer toute son activité pour faire triompher sa thèse. J'ajouterai qu'à la Conférence de Kienthal, qui se tint vers fin avril 1916, Lénine, soutenu par Radek et Rosa Luxemburg, proposa, pour mettre fin à la plus vile possible au carnage : grève générale, sabotage, révolte armée.

(A suivre).

### PETITE CORRESPONDANCE

Quelques camarades nous demandent l'adresse de la Société de « l'Art pour tous ». Prière de nous renseigner au *Libertaire*.

Rosa Albert est prié de donner son adresse au *Libertaire*. — Demandez.

Prière aux camarades pouvant disposer du n° 1 de « Ce qu'il faut dire » de nous le faire parvenir au *Libertaire*.

A Lion de Rouen. — Merci pour la lettre. Sans l'impossibilité de le satisfaire. Trop d'occupation ici. C'est toujours avec plaisir que le *Libertaire* publiera les communications et les nouvelles régulières de Bruxelles. — R. H. — Ch. D., à St-Etienne. — Recevons abonnement, merci, avons fait commission à Ours.

Les camarades de la vallée de Chevreuse, région de Villavieille, qui voudraient se rencontrer pour discuter et propager le mouvement s'adresser à Folsard, à Blère.

Un camarade demande le volume du *Discours* Lachaire contenant les lettres D. E. P. A. Faire offre à Haissard, à Ours.

L. Orléans. — Recevons mandat. Merci.

Lamard, Villavieille. — Recevons mandat. Merci.

Un camarade de Limoges demande renseignements pour premiers prière camarades connaissant l'article de bien vouloir écrire à Jules Robert, faubourg Montjeu, n° 36.

HAMILLON, à Angers, n° 16 l'abandonne de copie restant sur la matière, nous n'avons à faire passer son article. Il passera la semaine prochaine.

### COMMUNICATIONS

#### CHARPENTIER EN FER

Monteurs, levageurs et riveurs de la Seine. Le conseil syndical, réuni le jeudi 24 avril 1919.

Après discussion, enregistré purement et simplement la démission du secrétaire de l'organisation ; reprouver les moyens employés par les détracteurs du mouvement syndical révolutionnaire, constate que le besoin de désorganiser l'ordre n'est pas à ceux qui, pour sauver la façade d'un édifice déseulé, cherchent à faire passer les responsabilités, à en rejeter la faute sur des camarades qui, envers et contre tous, restent attachés au syndicalisme révolutionnaire d'avant-guerre.

Pour et par ordre :

E. NAMICQUE.

Les camarades désireux de pourvoir leur candidature au poste de secrétaire sont priés de la faire parvenir avant le 4 mai.

#### GROUPE NOUS

Tous les camarades du 13<sup>e</sup> partisans de la tactique révolutionnaire de l'Internationale et du *Libertaire*, ainsi que de l'œuvre de propagande entreprise par les camarades d'avant-garde, sont invités à se grouper et d'enlever leur cotisation adhésion au camarade Edmond Laverd, 180, rue du Château-des-Frères.

Une réunion aura lieu où tous les camarades seront convoqués.

#### UNE INFAMIE